# Grande leçon donnée à Fréron

[illegible] 8°

---

Réclamation contre l'opinion émise par Fréron dans l'Orateur du Peuple qu'il fallait oublier le passé.

# GRANDE LEÇON DONNÉE A FRÉRON.

*Souviens-toi de ton nom, reprends ton caractere,*
*Sois semblable à toi-même et semblable à ton pere.*

PHILOCTETE.

---

Tes derniers numéro, FRÉRON, m'ont fait naître un doute que toi seul peux dissiper; et avant de te croire en opposition avec toi-même, je veux bien suspendre mon jugement, jusqu'à ce que tu m'ayes instruit de ce que je dois penser sur tes principes.

Je suis d'abord extrêmement surpris qu'un *patriote* qui a pris l'engagement solemnel de venger la probité et la vertu des attaques du crime et de la scélératesse, n'ait jamais élevé la voix en faveur de ses collégues en qui il reconnaît lui-même ces qualités

A

précieuses, et qu'il n'ait pas coopéré à briser les fers de ces généreux martyrs de la liberté et de la vérité.

Fréron aussi ferait-il acception des personnes? Aurait-il ses privilégiés, ou ne s'intéresserait-il qu'au sort de ceux qui réclament *l'énergie de sa plume véridique* ?

A ce silence peu glorieux pour l'*Orateur du peuple*, que je serais tenté, moi, de blâmer, j'ajouterai qu'il me paraît extraordinaire, indécent même, qu'au moment où la Convention nationale, autant pour satisfaire au vœu bien prononcé de tous les bons citoyens, que pour remplir un devoir que la justice mise à l'ordre du jour et en pratique, depuis le 9 Thermidor, lui prescrivait impérieusement, proclame l'innocence des victimes de la tyrannie de Robespierre et de tous ses fauteurs ou rivaux, de quelques masques qu'il se couvrent encore, et les rappelle dans son sein, au milieu des plus vifs applaudissemens, Fréron, loin de partager l'allégresse commune et de se laisser compter parmi les membres qui ont désiré et provoqué cette rentrée triomphante, cherche à troubler et empoisonner le plaisir et la joie dont le cœur de ces patriotes avait été depuis si long-tems sevré! Il les moralise, il les gourmande, il leur indique un point de ralliement, quand ils ne se sont jamais écartés du véritable; il leur parle d'erreurs et de fautes à réparer, quand personne dans le Sénat, excepté les hommes que Fréron lui-même a dénoncés comme les assassins du peuple, n'a pu articuler contre eux les griefs les plus légers; quand, au contraire,

les motifs de leur arrestation ont été regardés par toute la France et ses législateurs, comme des titres certains à la reconnaissance publique; tant ils ont supporté leurs malheurs avec dignité! Il leur parle de grace! En ont-ils demandé aucune? N'ont-ils pas été les premiers à réclamer l'examen le plus sévère de leur conduite? N'ont-ils pas été les premiers à appeller sur leurs têtes le glaive de la justice? Pourquoi veux-tu donc les faire rougir de leur rappel, en insinuant qu'ils ne le doivent qu'à l'indulgence et au pardon? Accuse-les, si tu les crois coupables; mais ne les calomnies pas. Ne fais point planer sur ces dignes mandataires un soupçon plus accablant mille fois que les chaînes sous lesquelles leurs corps ont été affaissés pendant près de quinze mois.

O! Combien les Billaud, les Barrère, les Collot, etc., ont dû se rapprocher de toi! Combien d'injustices et de torts ils ont dû être disposés à te pardonner! Combien tu auras confirmé leur espérance de voir s'opérer en toi une conversion prochaine et entière, quand ils ont lu tes dernières feuilles! O Fréron! Ton langage d'hier était-il l'expression fidelle de tes sentimens, ou devons-nous croire à tes premiers écrits?

Je n'ai pas encore dit tous mes sujets de plaintes et d'étonnement.

Cette bonhomie, cette simplicité, cette *Courte vue*, en un mot, que tu donnes à tes collégues, font-elles honneur à ta modestie? Et sont-elles propres à leur faire oublier toutes les humiliations dont les tyrans de ma patrie ont abreuvé leur ame innocente et pure?

Mais où sont donc les témoins irrécusables de tes rares talens ? Quelles preuves peux-tu nous fournir de ta sagacité et de tes lumières? Certes, ce ne sera pas dans tes précédens journaux que je les trouverai ; car le talent est modeste et ne cherche pas à déprimer le mérite d'autrui ; car l'homme le moins clairvoyant se serait apperçu que ce ton tranchant et dogmatique, cette affectation de sçavoir et de supériorité devaient nécessairement indisposer contre celui qui se les permet.

Combien dans ces honorables captifs, dont l'Europe connaît et admire les écrits sages et lumineux ! Combien travaillent sans cesse et avec succès, dans le silence du cabinet, au perfectionnement de la morale publique et des connaissances humaines ! Combien, par leurs vertus privées et par leurs exemples plus persuasifs que tous les discours, ont fait des prosélites à la liberté ! ( Et celui qui t'écrit, te déclare que la compagnie d'un de ces hommes vertueux a soutenu et rnimé son patriotisme, au milieu des persécutions d la tyrannie. ) Mais ils sont moins connus que toi ; car ils prennent autant de soins et de précautions pour éviter l'éclat, que d'autres pour faire parler d'eux et prôner par-tout leur gloire éphémère et stérile pour la patrie.

Pardonne, Fréron, je me suis laissé emporter un peu trop loin, mais la vérité est l'objet unique de tes recherches, et tu la reçois nue comme parée de fleurs.

Enfin, avant de terminer cette lettre qui n'est peut-être déjà que trop longue, je t'avouerai que les raisons que tu allègues pour empêcher de lever le voile

qui couvre certains événemens de la Révolution, me paraissent peu solides et dangéreuses même pour l'affermissement du bonheur social.

Quoi? Parce que les aristocrates désirent qu'on examine les causes et les suites du 31 mai, tu décides, toi, qu'il n'en faut point parler? Mais la victoire du 9 thermidor, mais la marche sublime de la Convention depuis cette époque, mais le jugement porté contre Robespierre, la commune de Paris et les dominateurs des jacobins, ne condamnent-ils pas hautement cette fatale journée, l'origine de tous les malheurs qui ont désolé la France? Ah! si le destin n'eût pas voulu nous attacher davantage à la liberté, en nous la faisant acquerir et consolider par les plus grands sacrifices; si la voix de ceux que tu déclares aujourd'hui ne savoir, ni connaître, ni apprécier les hommes, avait pu se faire entendre au milieu des vociférations de l'anarchie et de la révolte la plus affreuse, la France ne se fût pas couverte de bastilles; des milliers de patriotes n'eussent pas été traînés comme des scélérats, plongés dans des cachots, engloutis dans les flots de la Loire, fusillés, massacrés dans Lyon, égorgés par tant de commissions dites populaires; Paris ne se fût pas vu menacé, comme Nantes, de la peste, par l'infection des victimes dont le nombre croissait chaque jour; enfin, nous n'aurions pas à pleurer tant d'atrocités commises sous nos yeux, et dont, toi-même, tu nous as, plus d'une fois, présenté l'épouvantable tableau; le Sénat n'eût pas été contraint d'appésantir le glaive de la loi sur tant de coupables, au 10 thermidor; le supplice de quelques

chefs aurait, dès-lors, ouvert les yeux des citoyens que leur impunité, leur triomphe même égara et conduisit enfin à l'échaffaud.

Mais il ne fallait donc pas, en suivant tes principes, punir Carrier et ses complices, car les aristocrates, les chouans même désiraient leur prompt châtiment. Il ne faut donc pas poursuivre les dilapidateurs, les noyeurs et les égorgeurs; car les aristocrates demandent aussi leur punition. Il ne fallait donc pas abbatre la tête de Robespierre et de ses satellites, car tous les aristocrates ont applaudi à leur supplice. Il ne fallait donc pas fermer l'antre de Cacus où s'aiguisaient tous les poignards et se tramaient tous les crimes, car les rois et les aristocrates, après s'être utilement servi des Jacobins dont ils proscrivaient en apparence le nom, pour ramener la tyrannie parmi nous, ont aussi paru se réjouir et triompher de leur chûte. Mais tu t'es montré, toi-même, le plus acharné contre ces différens ennemis de la patrie; mais tu n'as cessé d'appeller, à grands cris, la vengeance nationale sur leurs innombrables forfaits. Si la vertu seule peut affermir la liberté, qui oserait lui refuser la vérité pour compagne? Cependant tu sembles la redouter et vouloir l'empêcher de paraître toute entière, mais elle perce à travers tous les voiles, et l'opprobre et l'ignominie couvrent, tôt ou tard, ses persécuteurs.

Changes donc de langage; abjures tes erreurs, sans doute, involontaires, ou je serai forcé de croire que tu prétends en effet à diriger despotiquement l'opinion publique, à soulever ou calmer, à ton gré,

les flots de l'indignation universelle contre ceux que tu juges à propos de condamner ou d'absoudre, et sur-tout, n'oublies jamais que le peuple français dont tu te dis l'Orateur, est un peuple libre.

FLEIX.

---

De l'imprimerie de PAIN, Passage Honoré.

